

1c/

LETTRE

DE

M. DE BRIENNE,

ARCHEVÊQUE DE SENS,

AUX

ÉVÊQUES SES CONFRERES,

Députés à l'Assemblée Nationale.



A ROME.

1790.

LETTRE

DE M. DE BRIENNE,

ARCHEVÊQUE DE SENS,

Aux Évêques ses Confrères, députés à l'Assemblée Nationale.

MES CHERS CONFRERES,

JE prévis bien, sans être prophête, que si l'on m'élevoit une fois à la place de Ministre, la France seroit bouleversée; car, bien loin d'avoir ces sentimens de droiture, d'humanité si nécessaires à un homme qui partage l'autorité avec le Souverain, je manquois même de ces qualités qui distinguent l'homme de la brute : m'inquiétant fort peu de la religion & de l'honneur, je ne visois qu'à m'enrichir aux dépens de l'Etat,

qu'à devenir un célebre tyran. Dès mon entrée dans le Miniſtere, je donnai des preuves de mes diſpoſitions à tout ſacrifier à mes intérêts. Peu effrayé des menaces puériles, que des Canons plus puériles encore, font, dans mille endroits, contre la pluralité des bénéfices, j'eus très-grand ſoin d'accumuler ſur ma tête les meilleurs de la France. Je quittois un Archevêché que j'avois perdu de dettes, pour paſſer à un autre, que j'étois bien réſolu de ruiner de même. Lorſqu'il vaquoit une bonne Abbaye, j'évitois aux autres la peine de la demander; tous les noms écrits ſur la feuille des bénéfices reſtoient dans l'oubli; l'on n'entendoit parler que du mien. Que l'on plaigne tant que l'on voudra les eſclaves de l'ambition; ſi elle m'a rendu courtiſan plus aſſidu, plus rampant; ſi elle m'a conduit par des ſentiers

tortueux & difficiles, j'ai été, mes chers Confreres, raiſonnablement dédommagé de mes peines, par un revenu de ſept à huit cents mille livres. Un Militaire ſacrifie ſon repos, court perdre un bras ou une jambe, dans l'eſpérance de décorer les triſtes reſtes de ſon individu d'une croix de Saint-Louis ; & un Prélat Miniſtre, ſans riſquer de rien perdre de ſon phyſique, amaſſe d'immenſes richeſſes. D'après la définition qu'un Auteur donne d'un Cardinal, j'avois mille droits pour prétendre à cette dignité. Cardinal, dit Paſquin, ou quelqu'autre, eſt *animal rubrum omnium beneficiorum vorax, & omnium malorum capax.* Lorſque je me vis en état de le diſputer aux Princes, & par le luxe, & par la magnificence, j'eſſayai de le diſputer par le deſpotiſme aux plus grands ſcélérats dont l'hiſtoire faſſe mention. Sans me connoître beaucoup

en politique, je vis, dès mon entrée dans le Miniſtere, que ſi jamais l'on ſongeoit à payer les dettes de l'Etat, il ne reſteroit plus rien à mon avidité; & bien loin de débuter auſſi gauchement, je pris les moyens d'en faire de nouvelles.

Tant d'injuſtes impoſitions, dont le peuple étoit déjà accablé, furent peu capables de m'inſpirer des ſentimens d'humanité; les plaintes des malheureux ne me touchoient pas plus que les cris d'un homme qu'on aſſaſſine ne touchent le meurtrier qui le frappe.

Je fis exiler le Parlement, qui refuſa d'enregiſtrer les nouveaux impôts qui devoient achever la ruine de la France. Je méditai une banqueroute générale, pour débarraſſer l'Etat d'une foule d'importuns rentiers : mais, hélas! qu'eſt-ce que le plaiſir d'être méchant, quand on l'eſt ſans fruit? Moi qui n'ai jamais trop

penſé à la Providence, j'en ai du moins ſoupçonné une dans le renverſement de mes projets : j'avois ſi bien pris mes meſures pour faire brouter l'homme comme la brute, qu'il n'y a abſolument que quelque Etre ſupérieur qui ait pu mettre des bornes à ma méchanceté. Voyant enfin, mes chers Confreres, que je ne pouvois perdre la France, & que je me perdrois infailliblement moi-même, je la quittai avec cette ſeule conſolation, que j'y allumai un feu qui ne ſera pas ſi-tôt éteint. J'apprends avec plaiſir, par mes correſpondances, que ceux qui cherchent à réparer le mal que j'ai fait, ne font que l'accroître ; l'on n'a chaſſé quelques mauvais Miniſtres, que pour mettre à leur place douze cents hommes, que l'Etranger impartial ne juge pas plus avantageuſement qu'il ne nous a jugés nous-mêmes. Au lieu de quelques voleurs que

nous étions, il y en a aujourd'hui des milliers ; car il en eſt tels qui ſe diſent les peres de la Patrie, qui en ſont, comme moi, les tyrans. L'hiſtoire qui tranſmettra à la poſtérité les noms de ceux qui auront joué un rôle dans la révolution, n'épargnera pas plus Mirabeau, Robeſpierre, que Brienne ; mais ce n'eſt point là ce qui me chagrine ; peu m'importe que nos neveux me maudiſſent ; je voudrois laiſſer après moi un nom auſſi odieux que celui de Catilina, & avoir commis ſes forfaits : mais, hélas ! ſur quoi puis-je maintenant fonder l'expérience d'exercer ma méchanceté ? Qu'eſt-ce qui peut maintenant ramener l'ancien deſpotiſme ? Comme je regarde inutiles les prieres qu'un ſcélérat fait pour parvenir à ſon but, je ne dis pas un *amen* pour le retour de l'ancienne tyrannie ; mais le Saint-Pere, qui, depuis cette révolution, n'a plus

qu'un très-petit débit de ſes diſpenſes & de ſes indulgences, a fait mettre à genoux toute l'Italie. Prieres, jeûnes, aumônes, il n'a rien négligé de tout ce qui regardoit ſes pieux intérêts; mais ce ne ſont point les prieres des 40 heures, qui peuvent changer les choſes. Tandis que les dévots ſont humblement proſternés au pied des autels, l'Aſſemblée Nationale va ſon train, & fait des décrets qui ôtent tout eſpoir de revoir la France ce qu'elle fut jadis.

Il falloit, mes chers Confreres, avoir plutôt recours à de ſourdes menées, à la fourberie, à la ſéduction, à la force; il falloit voler dans les Cours étrangéres, y faire des proſélytes, & faire de tous vos voiſins les ennemis de votre propre Patrie. Peu ſuſceptible de ſcrupule, des Evêques ſavent toujours avec art donner au menſonge & à la calomnie, les appa-

rences de la vérité. Lequel de vous n'eût pas réussi à mettre à la raison un Peuple indocile & rebelle, s'il eût eu le goût le plus léger pour les grandes choses? Il ne falloit que peindre un Roi chancelant sur son trône, des sujets révoltés, pour amener les Puissances voisines à votre secours. Ah! souffrez que je vous reproche ici votre inaction & votre mollesse: les plus braves d'entre vous se sont contentés de montrer dans un mandement un courage inutile, & les autres ont attendu tranquillement chez une Marquise ou une Comtesse les effets de la révolution. Ils assistoient aux toilettes, tandis que l'on s'occupoit à les dépouiller. Je ne blâme point un Evêque de se délasser de quelques bénédictions données, de quelques audiences accordées, de quelques courses en voitures; mais je le blâme de ne pas savoir soutenir l'ancienne gran-

deur de l'Epiſcopat, de ne pas ſuſpendre quelques inſtans ſes plaiſirs, pour faire tourner la révolution à ſon avantage. Liſez, êtres efféminés, liſez les Mémoires du Cardinal de Rez; vous le verrez, dans ces Ecrits qui l'ont rendu ſi fameux amant & guerrier tout-à-la-fois; après avoir conſacré ſes momens inutiles à l'amour, il ſavoit faire ſervir tous les autres à ſes avantages : il couroit, au ſortir des bras de ſa Maîtreſſe, au Palais, où il ſe montroit redoutable aux Princes & à toute la Cour. Moins guerrier, mais peut-être plus courageux que le fameux Prince de Condé, l'intrépide coadjuteur ſe faiſoit craindre de ce Héros : il ſut ſoutenir les droits de l'Egliſe. Ah! ſi l'on pouvoit encore être ſenſible dans la nuit du tombeau, ſa voix s'y feroit ſans doute entendre, & vous reprocheroit votre lâcheté; il vous feroit rougir de l'outrage que l'on fait au

Clergé; il vous rappelleroit cette féance de l'Affemblée Nationale, où, oubliant votre augufte rang, vous n'avez point craint de vous avilir, en jurant de défendre une Conftitution qui ne vous laiffe pour partage que la honte. Quel parti vous refte-t-il à prendre maintenant? Comptez-vous, que, réduits à une déshonorante médiocrité, vous pourrez remplacer votre ancien luxe par vos vertus? Croyez-vous, que, fucceffeurs des Apôtres, vous vous confolerez, dans une vie obfcure, de la perte de tant de richeffes? Non, non; voir un Evêque renoncer aux grandeurs fans regret, fe convertir, eft un prodige dont on n'eft pas fouvent témoin.

Je fais bien que, quant à moi, je n'ai d'autre repentir que celui d'avoir manqué mon coup; & quoique je fuffe ennemi juré de la pénitence, je jeûnerois bien quarante jours, pour voir la guerre civile

dans Paris , & pour pouvoir m'y promener fur fes ruines. Auffi, mes chers Confreres, je ne pouvois choifir un afyle plus convenable que l'Italie. Ce Peuple, fi accoutumé à exercer un empire abfolu fur plufieurs Puiffances, à rendre odieux un defpotifme ecclésiaftique, me reçut avec la plus grande fatisfaction : tout ce qu'il y a de mieux à Rome vint me complimenter fur mes projets, & me confoler de leur peu de réuffite. Bientôt le chapeau de Cardinal fut la récompenfe de mes forfaits ; & tout Eccléfiaftique qui lit l'hiftoire, & qui defire être admis au facré Collége, doit faire attention que tous les Cardinaux Français ne font parvenus qu'en faifant du mal à leur Patrie. D'après cela, mes chers Confreres, il y en a beaucoup parmi vous, qui doivent concevoir des efpérances. Le Saint-Pere, pieux Ariftocrate, fuit tous les détails

de la révolution, pour réſerver des chapeaux à ceux qui ſe ſeront montré pour être de ce parti : mais à quoi ſervira maintenant cet honneur ? Que ſera-ce qu'un Prince eccléſiaſtique qui aura dix mille livres de rentes ? La maniere dont on vient de traiter les Moines, nous annonce un malheureux avenir : la mitre & la croſſe auront encore moins de partiſans à l'Aſſemblée Nationale que le froc. De 700,000 liv. que j'avois en bénéfices, on m'en diminuera plus des trois quarts. Nous avons joué notre rôle, le règne de l'Egliſe eſt paſſé ; cherchons tous à nous conſoler comme nous pourrons. Faites à Paris ce que je fais à Rome : amuſez-vous, c'eſt le ſeul parti qui vous reſte: puiſque vous n'avez point d'armées pour défendre vos droits, ne vous caſſez point la tête à citer des Conciles & des Canons à l'Aſſemblée Nationale : ceux qui ont

renverſé la Baſtille, rendent ceux-là inutiles; dans un temps de guerre, c'eſt bêtiſe, que de chercher à perſuader; il faut pouvoir ſe battre, & vaincre; vous ne le pouvez pas, vous êtes perdus. Adieu.

Rome, ce premier Mars 1790.

